

L'ÉCRITURE POSTSTRUCTURALISTE ET L'HISTOIRE Notes sur un congrès littéraire

Des araignées et des hommes : à quoi tend l'« écriture » ?

Aujourd'hui ce n'est plus le style mais la textualité qui serait le propre de l'homme. Ce dernier, en créant par exemple l'araignée à sa propre image, lui prêtera, d'après une métaphore courante, une « écriture » – ou « discours filiforme », « espace textuel » – où vivre, se défendre, empêtrer ses ennemis confondus admiratifs dans le dessein symétrique de cette *tessitura* dans le fond perfide. Né de son texte – fils de ses fils – le *textor mundi* inscrit ainsi jusqu'aux insectes dans la toile dont il revêt son rêvé-réel. Pris comme on dit à son propre je, il le met partout en scène, celle de l'écriture, espace où vivre, se défendre, empêtrer ses ennemis...

Il en va ainsi des textes, en effet *captivants*, d'auteurs dits « poststructuralistes ». Ce groupement fictif cerne avec plus d'homogénéité la population utilisatrice que celle que l'étiquette est censée embrasser. C'est moins une « mentalité » qu'un langage, et moins peut-être un langage qu'un style qui semble décisif dans l'attribution ou non d'un auteur à ce groupe. Et ce style, que je qualifie ici d'arachnéen, semble se déterminer obscurément dans l'esprit du public des lettres selon la nature et les fonctions d'un texte où se sont aventurés par plaisir et par peur les uns et où se débattent et languissent les autres finalement excédés. Aussi ces derniers, à propos d'un Lacan, mettons, ou d'un Derrida (tous les deux canonisés aux États-Unis), posent-ils en s'avouant être des « non-spécialistes » toujours la même question naïve et profonde : « Oui, mais... pourquoi écrit-il comme ça ? »

La question est accommodable – en témoigne l'abondante paralittérature vulgarisante – à toutes les réponses. Vous avez, candide lecteur, sans doute la vôtre (ou qui en tient lieu), et moi aussi. En cette matière je me méfie, malgré leur charme, des explications psychoculturelles (rigidité, en France, du dressage à la propreté, traumatismes de lycée, fardeau cartésien, esprit national de contradiction, etc.); je préfère, par parti pris esthétique sans doute, les fictions

reçues ou recevables qui passent pour être historiques ou sociologiques, voire anthropologiques. Mais le fait est que toute explication qu'on serait tenté de hasarder en ce domaine achoppe sur d'inévitables malentendus. En tout cas l'idée populaire qu'on répand du « poststructuralisme » s'avère reposer le plus souvent sur d'anecdotiques énormités citées hors contexte ou relevées dans les textes d'imitateurs moins habiles.

En effet, la confusion et les résistances du public bien-parlant interviennent peu au niveau des principes de base. On admet qu'un « projet » ou « discours » poststructuraliste se définisse, si l'on veut, comme une « façon d'écrire (= voir, penser, créer) le monde », et de l'écrire d'une écriture radicalement adversative et centrifuge, qui vise à mettre à découvert et à néant les fausses certitudes et mystifications régnantes, tout en se refusant (on le pense) à y en substituer d'autres. Ce projet entend donc garder ouvertes les grandes questions, et celle en premier lieu de savoir si, sous ce même discours, s'écroulera réellement le soutien quotidien des mythes et rêves (clarté, cohérence, unité, équilibre, le moi, etc.) de notre langage qui les crée, chimères taillées en morceaux par la plume implacable d'un Derrida, d'un Foucault, ou d'un Lacan.

Mais comme ces derniers, installés depuis déjà longtemps au panthéon de la modernité, se sont vu à l'occasion lancer les uns contre les autres de lancinantes accusations d'obscurantisme, de mystification, d'aveuglement ou de charlatanisme, quel discours faut-il attendre de leurs disciples ou antidisciples d'aujourd'hui? Parlera-t-on du babel et babil d'un essaim de robots-singes déblatérant aux talons des maîtres en se disputant eux aussi une place dans les terrains ancestraux en voie de déblayage? C'est trop dire, et trop facile. Mais même sans caricature le problème est de taille : à quels titres et par quels critères faire la part du paraître et de la parade, séparer le blé de la paille, la paille du fumier?

On ne saurait nier, en effet, que les saboteurs les plus efficaces du discours des maîtres ne sont pas les détracteurs ressortissant aux conservatismes d'hier et d'aujourd'hui, mais au contraire les adeptes ineptes : disciples à la manque, imitateurs ignares, lécheurs mal léchés se lacérant le cerveau au contact de cette pensée à double tranchant. Ce langage explorateur et conscient de son dynamisme autosubversif, langage volontiers épais, ouvert et vif-argenté, n'est pas à la portée de tout le monde. Mais ceux qui brandissent à tort et à travers cette machine de guerre en se félicitant d'épater la galerie toujours crédule finissent, tant ils sont nombreux – ou bruyants – par couvrir la voix à ceux qui en entendent le fonctionnement et en possèdent les sources et ressources. D'où le pathétique spectacle dont je tente dans les notes qui suivent l'esquisse d'une analyse : trois actes d'une mise en scène banale – une entre mille autres – mais représentative. Représentative et révélatrice, me semble-t-il, des (ré)pressions et tensions qui déterminent et conditionnent les différents styles et comportements verbaux adoptés ou assumés aujourd'hui par certains parmi nos plus notables professionnels universitaires de la parole para-littéraire.

I. Des cannibales

J'ai eu récemment l'occasion d'assister à un congrès littéraire. C'était un de ces grands rassemblements (8 000 participants) où les professeurs viennent parler aux autres professeurs, et aux futurs professeurs, de l'état de la profession de professeur – et de questions littéraires, aussi.

J'ai assisté donc, dans mon rôle de médiéviste, à une séance consacrée à la poésie lyrique du Moyen Age. On y parlait de travaux récents – d'anthropologie, de sémantico-pragmatique, de sociologie, de méta-ceci et patata. Mais de la poésie nulles nouvelles. Les textes de la lyrique médiévale, qui sont nombreux – et soit dit en passant, possèdent en propre des qualités dignes d'attention – ces textes ne servaient que de prétextes à des discours pas simplement indifférents à la poésie, mais complètement aux antipodes de l'esprit, de la fonction, et du sens de la poésie. Ce sont là, me suis-je dit, des discours *cannibales*, le cannibalisme consistant à se nourrir monstrueusement de la dépouille mortelle des semblables, voire des ancêtres. Or « dépouiller » un texte, un « corpus » littéraire en vue avant tout d'en extraire de quoi fabriquer un article ou un livre savant, n'est-ce pas le cannibalisme propre – sauf le respect du lecteur – à notre profession de « littéraires » ?

Sauf le respect de quel lecteur ? L'image d'une littérature ainsi *cannibalisée* aura de quoi irriter ou dégoûter (par là définir) le lecteur dit « cultivé » : atteint et traversé du culte qui veut qu'on respecte les morts et les mœurs de la culture. S'en servir et s'en nourrir qui veut, à condition (dit-elle) de la servir et la nourrir à son tour. Le bon cannibale ne dessert pas, ne déserte pas, ne viole pas, comme on disait naguère, son alma mater.

On n'écrit, chacun le sait, jamais bien sur les choses qui ne vous tiennent pas à l'âme et aux tripes. Aussi, s'ensuit-il, ne doit-on pas écrire sur la poésie, par exemple, à moins d'aimer la poésie. Principe vieux-jeu et idéaliste, peut-être, dans l'état actuel de l'économie académique. Je dis « peut-être » parce qu'il n'en va pas ainsi dans les disciplines autres que littéraires, foncièrement langagières. Dans les sciences naturelles, la chimie ou la physique par exemple. Fasciné, émerveillé par les propriétés et les fonctions miraculeuses de la matière et de l'énergie, un scientifique écrira sur un sujet scientifique X, pas sur un sujet non scientifique Y. Légion, par contre, sont les littéraires se disant poéticiens mais qui ne savent ni n'aiment seulement *lire* la poésie. Un musicologue qui n'aime pas écouter Beethoven, écrira-t-il sur Beethoven ? Mais à ce congrès j'ai entendu une conférence sur un poète-musicien (c'était Bernart de Ventadorn) prononcée par un éminent membre de la savantesque qui avouait ne rien comprendre à la musique. Dégoisant d'improbables jets de terminologie rhétorique et grammaticale, il entendait « déconstruire » (mais au sens populaire, sans rapport avec une critique menée de l'intérieur d'op-

positions hiérarchiques) un texte dont les « oscillations polysémiques » et apories exquises ne tenaient qu'à l'alternance de certaines graphies anciennes.

Me sentant assez peu édifié par ces discours cannibales sur la poésie médiévale, j'ai quitté la salle dans l'espoir de trouver plus à mon goût une autre séance, consacrée, celle-ci, aux « Rapports entre la littérature et les arts visuels en France au XVI^e siècle ».

II. Du paon et de l'autruche

Grande fut ma déception de trouver chez les seiziémistes à peu près la même chose : discours narcissistes et maladroits, stériles, tournant à vide en l'absence non seulement d'informations, mais de toute réponse directe, personnelle, viscérale et propre, à son objet.

Le temps passait. Il faisait chaud dans la salle, et j'étais fatigué. Je me suis laissé assoupir en m'abandonnant à l'effet irrésistiblement somnifère de ces soporifiques « analyses ». J'ai dû m'endormir. Car tout à coup, en les regardant, ils me semblait que les conférenciers s'étaient métamorphosés – ou peut-être étaient-ils tout simplement rendus à leur vraie nature je n'en sais rien – mais au lieu de voir des collègues, des professeurs en costume et en cravate, je voyais... des oiseaux. Un paon, deux autruches, une espèce de petit pingouin... Le paon se pavanait pompeusement sur l'estrade arborant son beau plumage alors que les autruches se disputaient bruyamment au sujet d'un nouvel ouvrage où il semblait être question d'un historien allemand ou de langue allemande ce n'était pas clair qui avait eu l'audacieuse ineptie de ranger les poésies de Jean de Sponde sous la rubrique *maniériste* alors que dans l'ouvrage très connu d'un savant confrère de Neuchâtel, Sponde était rangé sous la rubrique *baroque*. Pensant mettre fin à la clameur, le paon se leva pour prendre la parole.

« Messieurs, dit-il, cette question “ baroque ou maniériste ” n'a aucune espèce d'importance, puisque ces deux catégories sont d'ores et déjà l'une et l'autre complètement périmées – floues, vagues, dénuées de fondement scientifique. Si vous soumettez, comme je l'ai fait, à une analyse sémiologique les intertextualités proleptiques et les écholalies itératives chez Sponde, vous découvrirez, notamment dans l'isotopie de la spirale morpho-phonématique et syntaxique ou plutôt de la spirauté serpentine ou serpentisante, que les principaux traits distinctifs du discours spondesque en ce qui concerne le sème *extension convolutive* du maniéré et du baroque sont, en effet, en rapport d'inclusion métonymique au niveau du syntagme tout en restant métaphoriques sur l'axe de la sélection paradigmatique. »

Dûment réduites à quia, les autruches remirent avec un froid dédain la tête sous leurs portefeuilles et poursuivirent tranquillement leur discussion alors que le pingouin, pour sa part furieux, demandait à tout le monde comment ils pouvaient se poser les uns aux autres tant de questions « oiseuses ».

« Cela n'intéresse que vous, dit-il, et nous sommes en 1986! Or à une époque aussi critique où, dans les Sciences Humaines les étudiants – aussi bien que les professeurs – se disent, “ En fait, *pourquoi* perdre mon temps à faire ça? ”, à cette époque critique, dis-je, vous, en tant que professeurs de LIT-TÉ-RA-TURE, il faut absolument que vous ayez des raisons assez solides et convaincantes pour rivaliser avec les promesses oraculaires qui émanent de cet omniprésent écran cathodique! Voilà ce qui intéresse les étudiants : les ordinateurs. Et bientôt, au train où vous allez, vous n'aurez plus d'étudiants, plus de public, mais plus du tout! » Palpitant le palmipède s'assit, s'essuyant le front ruisselant d'éloquence.

« Cher ami, il ne s'agit pas de faire concurrence aux ordinateurs. » C'était un pélican parlant de l'autre côté de la salle. « Moi, par exemple, si j'étudie les rapports entre tel poème de Ronsard et tel tableau du Primatice, c'est tout d'abord pour le plaisir, c'est parce que j'aime ce poème et que j'aime ce tableau. Si je les compare – mais c'est par la suite – c'est que cette comparaison de la manière dont sont constitués ce tableau et ce poème m'apprend quelque chose sur la façon dont *moi* je perçois et j'utilise ce que je nomme “ forme ” et “ sens ”. Si j'arrive ainsi à comprendre pourquoi, de toutes les possibilités sans nombre, ces mots particuliers sur cette page ont été choisis et ordonnés comme ils le sont, ou pourquoi, dans l'inconcevable plénitude des possibilités, *ces* couleurs, et pas d'autres, *ces* lignes, ces volumes ont été choisis et ordonnés de cette façon et non autrement, alors je serai plus en mesure de comprendre *pourquoi cette œuvre a été faite*. Et par conséquent, je serai capable de l'apprécier encore plus. Car (concluait-il en ralentissant, pour souligner), lorsqu'on comprend assez à fond *comment* une chose a été faite, on peut dire alors *pourquoi* elle a été faite de cette manière – et aussi, implicitement, *pourquoi* tout court : pourquoi on fait un tableau, ou un poème. Ou un discours *sur* un tableau ou *sur* un poème. »

L'autruche numéro deux leva la tête. « Oui mais, à quoi bon tout cela par rapport au XVI^e siècle français? »

« Monsieur, répliqua calmement le pélican, la question n'est pas de savoir à quoi bon tout cela par rapport au XVI^e siècle français. La question est bien plutôt de savoir à quoi bon le XVI^e siècle français, tel que vous l'entendez, par rapport à tout... *ceci* (geste expansif)... »

C'était l'heure du déjeuner. Revenant à ce que nous appelons la vie « réelle », je suis sorti me restaurer avant de passer à la troisième et dernière séance de la journée, où je voulais entendre un éminent historien de la littérature, dont la communication s'intitulait « La théorie littéraire aujourd'hui et les leçons de l'Histoire ».

III. De l'histoire

Je ne ferai pas un long résumé de cette communication; en voici seulement la conclusion :

« Car à quoi, Mesdames et Messieurs, à quoi servent l'Histoire et la Littérature si ce n'est à permettre à la race humaine de mieux se connaître, et de mieux *vivre*, en profitant des leçons du passé? »

Sur ce précepte, usé mais encore ambulatoire, s'est donc achevée cette conférence d'un maître respecté. On lui a posé une question : « Quel profit le xx^e siècle a-t-il su tirer de ces fameuses " leçons de l'Histoire " ? Regardez où nous en sommes et par où nous sommes passés » (sur quoi un flot d'exemples). Il écouta avec une gravité indulgente (la question ne devait pas lui être inconnue). En répondant il fixa son interlocutrice d'un regard qui ne dévia pas d'un millimètre pendant qu'en parlant il hochait lentement de droite à gauche cette tête lourde de science et d'expérience. « Vous avez raison, Madame. Mais en partie seulement. Car tout cela aurait pu être infiniment pire... » Soulageante ou non, cette hypothèse mit fin à la discussion; on ne se dispute pas sur les conditionnels passés. La question, donc, demeure.

Massacres et holocaustes, conquêtes sans cesse et sans paix – tous les malheurs que le xx^e siècle a cumulés et qu'il continue d'inscrire à son bilan d'édifiantes expériences : On comprend bien que les rescapés provisoires des progrès de la civilisation adoptent, de nos jours, une certaine méfiance (quand ce n'est pas une hostilité ouverte) à l'endroit de ces « leçons du passé ». Et pourtant, les disciplines historiques continuent d'attirer des adeptes et de maintenir leurs conservateurs dans le professorat. Seulement, quelque chose d'essentiel a craqué. Admettre que les disciplines historiques soient devenues ou redevenues problématiques, c'est une chose; mais douter qu'elles soient possibles ou valables, c'est une tout autre question. La réorientation radicale des études littéraires, résolument tournées vers la théorie aux dépens de l'histoire, voire le culte chez certains d'un antihistorisme intégral, apparaissent à la fois comme symptômes et causes d'une grandissante amnésie volontaire à l'égard de ces insupportables leçons d'un passé qui traque inexorablement un présent auquel il n'aura rien appris.

Or la littérature, qu'on le veuille ou non, c'est aussi de l'histoire – une sorte d'album de famille où une culture conserve le portrait de ses ancêtres, portrait verbal qu'on interroge pour se retrouver dans la succession des générations, et pour se définir dans le présent et pour l'avenir. Mon propos n'est pas de mettre en question l'apport d'une théorie ou de la théorie littéraire, apport remarquable, soulignons-le, depuis les années 1960-1970, et absolument nécessaire aussi bien pour le maintien que pour la rénovation de l'institution littéraire. Mais il est bon de savoir pourquoi, chez certains, cette théorie a eu tendance à s'articuler au moyen d'un langage insolite et isolant, mystifiant et mystificateur.

Par là se pose – avec encore plus d'instance que la question primordiale « Pour qui écrit-on? » – son corollaire : *contre* qui, et contre quoi écrit-on. Je ne me soucie pas trop de voir quelque prétentieux, comme notre « paon » du congrès, se pavaner en se mirant dans le regard admiratif d'un public dont la moitié au moins applaudit sans rien comprendre au spectacle. Ce qui m'inquiète, c'est qu'un étudiant à qui on n'a rien fait et dont j'admire l'intelligence et la bonne volonté prenne tout cela trop à la lettre et se risque à me dire lui aussi, à propos du nouveau livre d'un mandarin à la mode : « J'ai essayé de comprendre..., mais *pourquoi* écrit-il comme ça? » Il me semble que ce novice ardent a droit à une explication – à condition toutefois de se laisser poser à son tour la même question : pourquoi écrivez-vous comme ça, ou moi comme je le fais? Nous avons tous nos obscurités et nos incompréhensions; les différences ne tiennent, assure-t-on, qu'au type et qu'au degré de la dissimulation et du camouflage. Mais en ce qui concerne les tendances historiques du « discours technocrate » (discours, disait naguère Paul Zumthor, « qui tend à la réification du concept de la cohérence à partir de notions comme structure, signe, et système »), et ses successeurs, essayons de les situer dans un contexte – ou, comme disaient les ancêtres, dans leur « moment » historique.

En 1986 il n'est ni prématuré ni en somme très difficile de reconnaître à quel point les événements de 1968 et leurs suites ont marqué la psyché professorale. Je ne parle pas du choc – banal – de la « mise en question » et de la « contestation » générales; elles ont été plus ou moins salutaires, plus ou moins transitoires. Mais au-delà et en deçà de la casse et de la chienlit il y eut de vrais et profonds traumatismes. La culture à la poubelle, le ministre de la Culture aussi, voilà qui pouvait paraître plus grave pour quelqu'un du culte. Il pouvait être déconcertant aussi de voir (à Vincennes), en allant faire son cours, défenestrer certain collègue dans le bassin de la cour. Traumatismes, terreur, interrogations. Mais au bout du compte il s'agissait alors, pour un professeur, de professer. Ou de se taire. Soulignons un fait qui paraît évident mais qui est lourd de conséquences : la génération qui fait autorité aujourd'hui a pris, à ce moment-là et depuis, le parti de ne pas se taire. Mais ils ne parlent pas comme avant. Et puis comment veut-on qu'un professeur se taise? Cela n'existe pas dans la nature. Il faut qu'il parle, il est même, dit-on en ricanant, payé pour cela... De quoi parlera-t-il donc?

En principe de n'importe quoi, mais rien n'est plus faux. Jamais il ne parlera de choses qu'on refuse d'écouter. Et, sait-on réellement à quel point son public est volatile et tyrannique? Au professionnel de la parole universitaire, nombre de sujets sont d'emblée proscrits.

C'est ainsi qu'à l'occasion – même souvent – on voit un malheureux conférencier réduit à ne parler de rien. Ne nous y trompons pas, il n'est pas plus facile de parler de rien que de parler dans le vide. L'astuce consiste à l'installer, ce vide, dans le discours. Parler, non pas « pour ne rien dire », mais pour dire, justement, le rien : le définir et l'analyser sans le nommer – tout en prenant par moments, et par manière de jeu, la contrepartie, niant les négations

pour affirmer (avec un délicieux sentiment de transgression) des « valeurs » le plus archaïques (justice, amour, émerveillement, le sens objectif (!) de tel fait ou de tel mot). Et tout cela soit par fier esprit d'opposition, soit par réflexe de dialecticien, soit encore par accès intermittents de nostalgie furtive ou lucide. Quoi qu'il en soit des mobiles de ce rhéteur retors – nous le connaissons, nous l'avons tous vu – il se gardera à tout prix de rien affirmer qui risquerait de trahir un engagement trop sérieux (qu'il aurait pris par mégarde) envers une position identifiable et arrêtée, réductible à une formule qu'on finira par ramener à des valeurs inavouables ou compromettantes pour un intellectuel français ou francisant du XX^e siècle. Force lui est dans ces conditions de tenir un discours impeccablement indébrouillable, de tisser un texte inéfilable, s'exilant ainsi, en triomphe, dans le refuge ancestral du paradoxe. (On sait, quant au paradoxe, que le Français, de sa vraie nature, est conservateur révolutionnaire, frondeur assoiffé de paix, sceptique en quête de certitudes, misogynne romantique, irrévérencieux aspirant au sacré, etc.). Fidèle donc à ce principe, ou cette tactique du paradoxe et de l'aporie, son discours sera un parfait modèle d'*ouverture fermée* – ouvert à toutes les possibilités, sauf celles qui doivent s'avérer intenables. Mais oui (dira-t-il en son for intérieur), il n'y a plus de valeurs absolues, l'objectivité n'existe pas, il n'y a de vérités que provisoires et entre-guilletées, l'histoire tient de la fiction et la fiction de la conventionnalité arbitraire du langage. Et après ?

En effet, « après ». Cela veut dire que ce serait manquer de souplesse que de trouver étonnant qu'un défroqué célèbre la messe. Ou qu'un désabusé se réillusionne. On me fait parler, dira-t-il. Aux collègues, aux étudiants, à la postérité. Donc je parle. J'assume cette obligation. Je m'en acquitte selon les codes et cérémonies prescrits. Et je le fais au nom d'une mythologie certifiablement caduque bien sûr, mais jusqu'ici irremplacée et qui de toute façon tiendra le coup jusqu'à ma retraite...

Il n'est pas facile d'être détenteur de la parole à une époque où elle est suspecte, et ne veut pas être crue. On risque par mécanismes de défense de s'enfermer dans le paradoxe et l'hermétisme. Forcé d'écrire par un patron qu'il ne connaît pas et qui ne le lit pas (mais qui lui signifie mensuellement son profond mépris à chaque fiche de paie), le fonctionnaire de la culture écrira comme il voudra, pour lui-même, et pour ses semblables – collègues co-ligotés qui l'apprécient ou font semblant. Étant *de facto* de mèche avec lui ils s'accordent cordialement à « poursuivre le débat », sans scandale, dans les formes rituelles de la rhétorique professorale, aussi bien dans les genres mineurs (éloge, invective, *planctus*, etc.) que dans les grands genres académiques (ragots, cancans¹, commérages assassins des coulisses).

Je préfère donc – je l'ai dit au début – rester fidèle sinon croire à certaines de ces « leçons de l'histoire ». Et aux non-initiés demandant « Pourquoi écrivent-ils comme ça ? », je conseille une pénétrante analyse socioculturelle, due à

1. On appréciera l'origine authentiquement universitaire de ce mot : « *quanquan* (lat. cl. QUANDQUAM "quoique") de collègue ».

Paul Zumthor, du statut de l'écrivain de métier à l'époque (fin Moyen Age-début Renaissance) qui a vu ériger en institution la pratique professionnelle de l'écriture « humaniste » et érudite, de quoi nous n'avons cessé de vivre depuis². D'où de frappantes analogies entre les premiers humanistes et les littéraires d'université aujourd'hui. De part et d'autre on rejoint au fond une problématique d'aliénation, et une tentative (inconsciente) de la part du professionnel de la parole patronnée de « fabriquer un mode d'écrire qui permette de désaliéner et de repersonnaliser le rapport de l'écrivain à son écriture » – fût-ce au prix de l'obscurité, d'une obscurité nouvelle. D'où, chez les rhétoriciens étudiés par Zumthor, les « jeux formels (rimes, équivoques, etc.) », qu'on leur connaît, et, chez leurs analogues de nos jours, l'hermétisme précieux et la virtuosité vengeresse d'un langage-bouclier, et bouclé.

Je n'insisterai pas trop sur ces analogies³, imparfaites en ce qui concerne les causes et les résultats de la crise de conscience et la crise de l'écriture poétique et critique au Moyen Age et au xx^e siècle finissant. Mais dans la mesure où des deux côtés il s'agit de ce que Zumthor appelle « l'autocontestation du langage, colère de celui-ci qui se retourne contre lui-même », il n'est pas sans intérêt de souligner des éléments communs³.

Comme le poète de cour aux xv^e-xvi^e siècles, l'artisan contemporain du discours universitaire se trouve donc aux prises avec un langage qui ne répond qu'à des questions qu'il ne veut ni ne peut plus poser. Dépositaire d'un langage hérité qui le travaille et qu'il travaille comme l'instrument à la fois de sa servitude et de sa libération, vivant de sa plume et de son imagination dans un siècle capable de se passer volontiers de l'une et de l'autre, il se ressaisit, et s'affirme en déconstruisant, pour le réinventer à son usage, le langage meurtri de son métier dévalué. A lui donc la parole. Et à l'Histoire, comme toujours, d'en effacer et d'en conserver ce qu'elle veut, ce que nous voulons.

2. Paul Zumthor, *Le Masque et la lumière*, Seuil, 1978. Zumthor développe en les ramenant au xvi^e siècle des notions dont Roland Barthes avait situé l'origine au xix^e siècle (« vers 1850 ») dans son analyse de la « concrétion » de l'écriture littéraire se séparant – avec des conséquences sociopsychologiques profondes – de sa « fonction instrumentale » (*Le Degré zéro de l'écriture*, Seuil, 1953).

3. Explorées plus en profondeur dans mon article « Formalism and Virtuosity », *Critical Inquiry*, 10:4 (June 1984), 644-667.

Cet ouvrage a été composé et achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch à Mayenne : 24420.
Dépôt légal : octobre 1986. N° d'édition : 13597.
IMPRIMÉ EN FRANCE (*Printed in France*)

Le directeur-gérant, B. Willerval
Commission paritaire n° 51170.
70763 – octobre 1986

littérature

REVUE TRIMESTRIELLE | N° 63 OCTOBRE 1986

Comité de rédaction :
Jean Bellemin-Noël, Claude Duchet, Pierre Kuentz,
Jean Levaillant, Jean-Claude Mathieu,
Henri Mitterand, Claude Mouchard,
Jacques Neefs, Jean-Claude Passeron.

sommaire

La société des textes

Le poème-emblème :
Scève et Ronsard

Le spectateur masqué

La parole des fées

Structures et espaces de communication
dans « l'École des femmes »

Modernisme et modernité :
Baudelaire face à son époque

Pourquoi n'a-t-on plus peur
de Marguerite Duras ?

L'écriture poststructuraliste et l'Histoire :
notes sur un congrès littéraire

COMMUNIQUER
REPRÉSENTER

